

Dominique Dachicourt

Toute première fois

À l'ombre du saule pleureur, bien à l'abri d'un cagnard inattendu, François l'a rejoint.

– Salut Clément, il y a longtemps que tu regardes pousser les branches. Je me demandais laquelle craquerait la première lorsque ça va péter. Tu as vu comme ça noircit par là-bas.

– Mouais ! La fonte des graisses, ça ne dure jamais longtemps par chez nous.

François s'est à son tour adossé contre le vieux banc verdi tout en saisissant un brin d'herbe sèche niché dans le tronc noueux de l'arbre et, après l'avoir fait glisser entre ses deux incisives dans le trou du bonheur, s'est mis à le mâchouiller doucement. Il a plissé les yeux. Des questions pour Clément ont affleuré mais François, étourdi par la chaleur, les a laissés emprunter librement les plis de l'oubli de son cerveau. Ce ne sont de toute façon que des banalités. La seule conversation qu'il aimerait aborder avec son pote, c'est la même qu'hier, celle qui visait à le convaincre. Ce qui n'a pas eu lieu. Il convient donc d'être prudent, patient pour enfin persuader son ami de tenter le coup. Argumenter, établir la liste de toutes les garanties afin d'éviter de se faire gauler. Au foyer, ça ne rigole pas.

L'idée a germé dès qu'il a vu les premières pousses dans le jardin du Hollandais, dans la petite serre qu'il avait décidé d'aérer à l'heure de l'apéro. Joost est arrivé après les fêtes de Noël. Seul. Seul mais avec de fréquentes visites. Chez lui, c'est le défilé international. Tous les trois jours, François et Clément s'interrogent sur la signification des lettres des plaques minéralogiques. Les paris vont bon train. Comme des cons, ils ont cherché un long moment à quel pays correspondaient les lettres GRD quand le Moustic de Canal Plus a diffusé ses premiers autocollants.

Parfois, une grande tige avec des épaules si larges qu'on pourrait y tatouer tous les personnages du sacre de Napoléon, peint par David, aide à biner l'immigré à côté de la serre, où poussent des plantes moins exotiques. Elle ne reste jamais longtemps dans le jardin. Comme un gros bourdon, avec ses cheveux hirsutes et sa barbe orpheline de tondeuse depuis dix ans, Joost la convoque rapidement derrière la façade. Trois quarts d'heure plus tard, il n'y

a plus que lui dans le potager qui revient biner, avec ses cheveux encore plus hirsutes. Elle, dès qu'elle peut se débiter...

Quand les autres visiteurs débarquent, toujours après le départ de l'armoire à glace, ça ne fourrage plus, ça ne laboure plus, ça cueille. Dans la serre, à l'abri des regards. Faut pas les prendre pour des neuneus, les deux compères qui zieutent depuis plusieurs semaines le petit manège. Ils ont bien compris comment le voisin entretient l'excédent dans la balance commerciale. C'est qu'il aime bien les convier sous la tente, ses invités, le Joost. Dans les allées de poireaux, d'échalotes et de haricots verts, on ne s'attarde pas trop. En revanche, sous la bâche plastique, on distingue les bras du Batave qui moulinent dans tous les sens, les genoux qui se plient, les hanches qui pivotent. On dirait un guide touristique dans les allées de Louxor. Et vas-y que je te cueille une branche, que je te la frotte dans les mains, que je te la mets sous le nez de l'invité. Une fois retournés dans la bicoque, les conciliabules s'éternisent moins. Rapidement, le visiteur apparaît sur le perron avec son petit sac de toile imprimé d'une magnifique Julienne au-dessus de grosses lettres : BIO. Effectivement, le contenu n'a rien de chimique. 100 % fibres naturelles.

– On ne va plus rester longtemps sous le saule, a lâché Clément en apercevant le premier éclair au-dessus de Plouméghem.

– Tu n'as pas vraiment répondu hier au sujet de ma proposition, a répondu François juste avant le grondement du tonnerre.

– Tu ne vas pas remettre ça, François. Et c'est un peu risqué ton plan. Si ça foire, qu'est-ce qu'on racontera au directeur ?

Fais chier Clément, a-t-il pensé. Je m'emmerde à mourir ici. J'aurais plus vite fait de franchir la clôture opposée au Hollandais et d'aller me jeter sous le train de 17H28, continue-t-il de se dire. Il songe à ceux qui l'ont laissé là. Qu'a-t-il fait pour mériter cette campagne qu'il déteste, entouré de garde-chiourmes autant obséquieux que fourbes, doucereux intransigeants qui l'air de rien te ramollissent le cerveau chaque jour qui passe. Déjà deux ans qu'il est ici ! Comme les jours sont longs, comme l'horizon est obscur, noir, si noir. Lui rêve de fumée blanche, au-dessus de laquelle un Harmattan léger caresserait sa joue et ses épaules. Lui entend déjà la musique jaillie d'une gaïtha qui le ferait s'élever sur ce nuage comme un naja, la tête légèrement penchée pour mieux sentir le vent du désert. François voudrait planer, lui qu'on a toujours cloué au sol, lui qui n'a jamais goûté, tout comme Clément, aux doux élixirs bannis par les pisse-froid et vantés par les libertaires, lui qui ne sait pas ce que c'est qu'une bonne dope. Enfin Clément, merde, on est bien là tous les deux pour les mêmes raisons ! On est bien là parce que les autres n'en ont rien à foutre de notre gueule. Qu'est-ce que tu vois devant, Clément ? Qu'espères-tu vraiment ? Secoue-toi, merde ! Y a du plaisir à découvrir, à juste cueillir, là, sous nos fenêtres. Jusqu'alors, je n'ai pas osé, mais là, je suis prêt. Je veux nager sur les ondes bleues du Batave. En plus, je suis sûr que c'est de l'extra. Tu as vu comme il a l'air heureux le barbu avec sa déménageuse. Tu crois pas que c'est suffisamment la misère cette vie, avant, maintenant, demain. Demain...

– Clément, avec ou sans toi, ce soir après l’extinction des feux, moi je file sous la serre et je m’en roule une qui pètera bien plus que ce putain d’orage qui va nous tomber sur le coin du nez. Allez viens, on rentre.

– T’as raison. Rien qu’à savoir qu’il faut déjà rentrer dans ce boxon à cause de ce temps qui ne s’annonce jamais, ça me fait gerber. Frappe à la piaule ce soir, on ira voir comment il range ses ballotins, le gringo d’à côté.

Clément a parlé de la météo en évoquant le temps. Et en le disant, les mois, les années d’hier et de demain ont flotté dans sa mémoire. Ce temps-là non plus n’est pas prévenant. Indomptable sablier qui ne coule jamais à la même vitesse, qui précipite ses grains dans un torrent furieux ou les fige dans de petits et lourds agglomérats. Temps qui berne celui qui veut le prendre. Temps qui floue celui qui en manque. Ennuie celui qui en a trop. Temps qui vous nique de toute façon.

Clément pianote encore sur les touches de la zapette quand François griffe la porte de la chambre. Presque minuit. Tout l’établissement est endormi. En passant par les cuisines, les deux noctambules se retrouvent dehors sans peine. L’orage a laissé place à un ciel étoilé et la fraîcheur traverse sans peine leur fin pyjama. Pieds nus, ils traversent le parc. Avec la pince-monseigneur, François découpe sans peine le grillage qui sépare les deux propriétés. En très peu de temps, les voilà dans le potager de Joost. Tout à coup, Clément s’accroupit, entraînant François, surpris, dans sa flexion.

– Qu’est-ce qu’il y a ? chuchote François. Tu as vu quelqu’un ?

– Mate un peu ces fraises, répond Clément en s’enfilant trois fruits d’un coup.

– T’es vraiment con Clément. On n’est pas venu pour ça, lâche-t-il en goûtant à son tour une fraise. Putain, vrai qu’elles sont bonnes !

Les deux compères restent cinq bonnes minutes à fouiller dans les pieds, gloutonnant la moitié de la production.

– Bon, Clément, si on digérait tout cela sous la tente maintenant !

– Oui, on y va. Tu as pris le papier OCB ?

– Non, le papier Lotus extra-doux, lance François sans rire.

Dans la serre, les plants de cannabis parfaitement alignés dégagent leur parfum particulier. À l’arrière, sur les étagères, les bocal reflètent sous la lune. François se dirige immédiatement vers l’herbe séchée quand Clément l’interpelle.

– Eh François ! T’as vu ce qu’il y a, là, sur la balance ?

– Où ça ?

– Là, dans les petits sachets. Il ne fait pas dans la demi-mesure l’enfoiré.

- De la coke ! Et tout le matos pour un petit rail.
- Tu sais François, j’ai hésité, mais maintenant qu’on est devant de la si blanche, si on se faisait une petite sniffette plutôt que d’enfumer la serre de Joost ?
- Allô, Madame Perlier ! Charles Renard, de la maison de retraite de Télinghem. Je vous appelle au sujet de votre père, François Delestre. Malheureusement, il est décédé cette nuit, dans son lit. Mes condoléances, Madame.
- Que s’est-il passé ?
- Une crise cardiaque d’après le médecin. Et comme s’ils étaient passés le mot, son meilleur ami Clément est mort dans les mêmes circonstances...
- Il allait fêter ses quatre-vingts ans la semaine prochaine.
- Oui, je sais. Et son copain la semaine suivante. Je suis désolé Madame Perlier.

Ce matin-là, Joost avait vite déménagé sa marchandise avant d’y rentrer ses plants de tomates. Puis il avait appelé son voisin pour lui faire part de sa funeste découverte. Joost ensuite avait vite regagné sa Hollande natale et le directeur réparé la clôture.